

Bibliothèque numérique

medic @

Revue d'histoire de l'art dentaire

1963, n° 3. - s. l., 1963.

Cote : PF114



Remerciements à la Société française d'histoire de l'art dentaire pour avoir autorisé la numérisation de sa revue
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?pf114x1963x03>

DÉCEMBRE 1963

F114

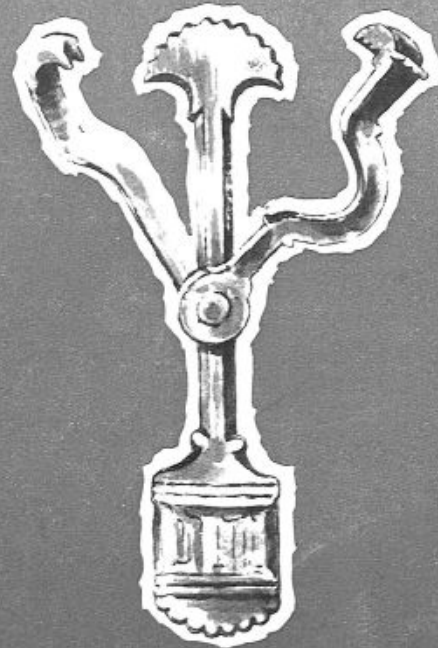
REVUE d'HISTOIRE de L'ART DENTAIRE



ODONTO-STOMATOLOGIE
45, rue des Saussaies
75008 PARIS

*"History is to the world
what memory is to
the individual"*

Weinberger.



NUMÉRO 3

SOMMAIRE

| | | |
|----------------------|--|-------|
| PROF. L. J. CECCONI | Les Écoles Médicales de St. Côme et de Montpellier | 2 |
| PROF. J. C. AILIANOS | Instruments dentaires au temps d'Hippocrate | 6 |
| MELLE A. LANDON | L'Évolution des instruments d'extraction | 9 |
| RENIER | La légende de Sainte Appoline | 12 |
| DR. R. A. COHEN | La première école dentaire | 14 |
| DR. MILTON B. ASBELL | dans la monde. Réponses | 15 |
| | Revue et plaquettes | 13-15 |
| DR. J. A. DONALDSON | Meeting Subcommittee on Dental History. | 17 |
| | Stockholm July 3rd 1963 | |
| DR. JACOB SHARP | A History of dentistry in Connecticut | 21 |
| DR. P. HEISBOURG | The first prothesis in porcelain in Luxemburg | 26 |
| F. E. R. DE MAAR | Dr. J. Mensies Campbell | 28 |
| | Dentistry Then and Now | 29 |
| | Bibliograpy | 29-32 |
| DR. TETSUE HARADA | A brief history of dental education in Japan | 30 |

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom Prénom

Adresse

désire m'abonner à la REVUE D'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE
et vous adresse la somme de TRENTE CINQ francs pour une
année (trois numéros).

S. Breenholc 41 B^d Beaumarchais Paris 3^e
Paris C. C. P. 10076-81

Revue d'Histoire de l'Art dentaire

Organe officiel de la Société d'Histoire de l'Art dentaire.

Organe officiel de la sous commission de recherches historiques de la F.D.I.

Comité d'Honneur

Medecin Général des Cilleuls, ancien président de la Société d'Histoire de la Médecine.

Docteur J. Déliberos, ex-président de la Fédération dentaire Internationale.

Docteur Milton Asbell, secrétaire de l'A.A.H.D.

Docteur Rand, président de la Confédération des Syndicats dentaires de France.

Docteur R. A. Cohen, président du Lindsay club de Londres.

Docteur C. Aye président de l'Académie Nationale de Chirurgie dentaire.

Docteur P. Budin, président de la Fédération des Amicales de dentistes militaires.

Docteur Pelletier Dutemple, vice president de la Société de Médecine militaire.

Docteur J. Soleil, président de la Société d'orthopédie dentofaciale.

Docteur F. H. Witt, fondateur de la sous-commission de recherches historiques de la F.D.I.

Comité de rédaction

Directeur: L. J. CECCONI.

Rédacteur en chef: F. E. R. de Maar.

Comité: Ailianos, Berenholc, Bisdorff, Donaldson, Gauval, Melle, Landon, L. Verchere.

Correspondance rédactionnelle

L.-J. Cecconi, 63, avenue Franklin-Roosevelt — Paris-8^e — BAL. 53—44.

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

Allemagne: Witt, Cologne — Artelt, Francfort.

Autriche: Brenner, Vienne.

Belgique: Gysel, Anvers.

Bresil: Bobbio, São Paulo.

Canada: Gérard de Montigny, Montréal.

Grande-Bretagne: Donaldson, Londres — Cohen, Warwick.

Grèce: Ailianos, Athènes.

Hollande: de Maar, La Haye.

Israël: Tagger, Tel-Aviv.

Italie: Goya, Turin — Palazzi, Milan.

Finlande: C. Von Herten, Helsinki.

Luxembourg: Bisdorff, Luxembourg.

Suède: Löfgren, Goteborg.

U.S.A.: Milton Asbell, Camden — Amyot, Schenectady.



ODONTO-STOMATOLOG
45, rue des St-Denis
75006 PARIS

LES ÉCOLES MÉDICALES DE ST. CÔME ET DE MONTPELLIER

et leur rapport à l'Histoire de la Dentisterie

Par Prof. L. J. Cecconi.

Ce titre à première vue semble assez peu précis, mais à la réflexion il évoque très justement l'idée confuse résultant d'un rapide examen de la situation de l'enseignement médical en France, au Moyen Âge.

Aussi allons nous tout de suite préciser que les études médicales à Paris, à cette époque sont exclusivement réservées au clergé et à quelques lettrés entendant parfaitement le latin.

Langue indispensable et base de toutes études considérées, puisqu'elle seule permet de comprendre les anciens: Hippocrate et Galien etc.

Donc à Paris, études purement scolastiques.

À côté de ce corps de médecins riches de traditions et d'usages plus ou moins légendaires, un autre groupe se dessine apparaissant comme des empiriques, mais en vérité, groupe de praticiens réalistes, ignorant certes le latin, mais forts de leur expérience personnelle et manuelle, ne tenant compte que de ce qu'ils constatent sur le malade et cherchant à accroître leurs connaissances par des examens et des expériences alors interdites (dissection).

Ce groupe interdit par l'École de Médecine de Paris se réunit en une Église: Église St. Côme et St. Damien, d'où le nom de ce groupe qui donna le jour à d'illustres chirurgiens.

Et ce fut pendant plusieurs siècles la lutte entre médecins et chirurgiens: lutte au cours de laquelle notre spécialité connue des fortunes diverses car les premiers «dentateurs» tirèrent leur expérience des «chirurgiens»; petit à petit les médecins les détachèrent des «chirurgiens» et les encouragèrent dans leur pratique qui était autant de retiré aux adversaires et pendant des siècles cette lutte dura.

Ceci posé, École de Médecine et St. Côme, que vient faire Montpellier?

Eh bien Montpellier est encore une raison d'inquiétude et de jalousie de l'École de Paris, en effet à Montpellier existe des chirurgiens sortant de l'École de Médecine, à l'inverse de Paris, et l'on doit pour être impartial dire que l'École de Montpellier est bien plus ancienne que celle de Paris, et que moins scolastique, elle est davantage imprégnée de l'influence étrangère, particulièrement arabe, il n'y a pas si longtemps que l'Espagne fût occupée, et c'est ainsi que durant de longues années l'influence de l'École de Montpellier rivalisera avec celle de Paris; c'est du moins ce que l'on va voir par l'exposé qui va suivre.

Au Moyen Âge, les premières conceptions médicales nous viennent, dit-on, des «Moines de Salerne»; en réalité tous n'étaient pas religieux, puisqu'on cite même des femmes dont l'une Trotula épouse de Platearius, médecin salernitain.

Constatin l'Africain avait vers 1060 apporté à Salerne tous les trésors des médecins grecs et arabes.

L'ordonnance de 1150 du roi Roger de Sicile, confirmé par l'Empereur romain Frédéric érige Salerne en Académie et c'est Jean de Milan, médecin et

poète, qui, vers 1239 diffuse en Europe les disciplines de cette École, dans lesquelles on trouve :

Avant que sortit de la chambre
Et tendre le corps au matin
Dispos et gay comme un lutin
Afin d'être plus à son aise
La friction n'est pas mauvaise.
Frotte tes dents et les tiens nettes,
Rien n'est si laid quand tu caquettes
Ou ris, de voir sous ton chapeau
Des dents noires comme un corbeau
Qui te donnent mauvaise haleine.

A cette époque héroïque la thérapeutique commandait la purification des organes et l'évacuation des humeurs.

Ce fut la grande période des clystères, (et nous connaissons le prix de l'opération par l'épigramme retrouvé qui fut sans doute composé pour un apothicaire) :

« Ci-gît qui, pour un quart d'écu,
S'agenouillait devant un cul. »

des saignées et des sudations en étuves.

La salive alors retenait l'attention ou plutôt la salivation dans le traitement de la syphilis, avertissait de la saturation nécessaire ou dangereuse, voir mortelle. Ce qui faisait dire à Rabelais :

« O quantes fois nous les avons veu, à l'heure qu'ils étaient bien oingts et engraisés à point et leur visage leur reluisoit comme la clameur d'un charnier, et les dents leur tressoilloient comme font les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinette quand on joue dessus, et que le gosier leur écumoit comme à un verrat que les vaultres ont acculé entre les toiles. »

(Pantagruel, Prologue)

Les Arabes fondèrent des écoles. Celle de Salernes et celle de Montpellier furent les premières de ces écoles le plus à portée de France. Tous les auteurs de L'Histoire de l'Université de Paris conviennent que la médecine florissait à Montpellier avant qu'on l'enseignât à Paris.

Quant à l'École de Médecine de Paris, les historiciens de l'Université placent ses premiers professeurs vers le fin du XII^e siècles.

Les médecins étaient en ce temps-là Juifs et Arabes.

Il est à croire, il est même certain que ces Juifs et ces Arabes valaient bien ces écolâtres hibernois qui faisaient rage dans ces temps d'éternelles clameurs, qu'un goût bizarre fait regarder comme les beaux jours des écoles.

Il serait pourtant bon de décider si les médecins de Paris suivirent l'Université dispersée et exilée, au commencement du XIII^e siècle : l'examen de ce fait pourrait conduire à des réflexions importantes. En effet, si les médecins suivirent l'Université dans son exil, que deviennent alors les malades de Paris ? S'ils ne la suivirent pas, ils n'étaient donc pas du corps de l'Université.

Si quelques-uns la suivirent, et si d'autres restèrent à Paris, ceux-ci étaient donc de faux frères qui faisaient corps à part et qui formaient les vrais médecins, ou ceux qui voyaient les malades, tandis que les autres haranguaient dans les écoles.

On doit en dire autant de plusieurs occasions dans lesquelles l'Université cessa ses fonctions. Il n'y a pas apparence que les médecins cessassent de voir des malades: ils s'en seraient sans doute bien gardés, nous dit René Dumesnil.

Quoiqu'il en soit, nous n'en trouvons point qui aient valu un Guy de Chauliac, médecin de Montpellier, non plus qu'un Linacre, Anglais. La médecine positive et pratique se fit plus tôt connaître à ces étrangers qu'à nos pères des écoles.

La Faculté de Médecine de Paris fut toute ecclésiastique de même que le corps entier de l'Université: ses élèves étaient clercs, comme tous les autres étudiants: elle conserve encore bien des marques de son premier état. Il y a des actes dans lesquels les récipiendaires paraissent avec l'habit ecclésiastique.

Celle de Montpellier n'eut peut-être pas précisément la même origine mais elle devint bientôt catholique: ses membres furent des clercs et des prêtres, parmi lesquels nos rois en choisirent quelques-uns pour former le corps de la Faculté à titre de professeurs royaux.

Elle prit de bonne heure pour son protecteur, de même que la Faculté de Paris, Saint Luc, l'évangéliste, qui était aussi médecin et qui, dans nos deux Facultés, est reconnu pour le patron des médecins orthodoxes. D'où il suit évidemment que lorsque les médecins catholiques choisirent leur patron, ils prétendirent faire un corps particulier ecclésiastique et séparé des médecins juifs et arabes; sans cela, il eut été inutile de nommer Saint Luc patron des médecins orthodoxes, puisqu'ils n'y a point aujourd'hui en France de médecins hétérodoxes.

Je crois pouvoir observer en passant que la Faculté de Montpellier, au lieu de revêtir ses élèves de la robe ecclésiastique leur fait endosser la robe de Rabelais, en mémoire de quelques services rendus à la Faculté par ce cynique célèbre qui fut médecin, prêtre et curé de Meudon: cette pratique paraît assez singulière.

Il en est une autre plus singulière encore et qui durait depuis plusieurs siècles. La Faculté de Montpellier, après avoir au frontispice de ses thèses invoqué Dieu, la Vierge et Saint Luc, patron des médecins orthodoxes, terminait le titre de ses thèses par cette bizarre période « Cette thèse sera soutenue dans le sacré temple d'Apollon»: étrange et barbare formule, qui confondait le sacré et le profane, et qui a pris fin de nos jours.

(Théophile de Bordeu)

L'ordre de Saint Benoit pratiquait, il est vrai, la chirurgie avec quelque éclat, mais tout son savoir reposait sur l'empirisme, et il ignorait pour ainsi dire l'art dentaire.

La thérapeutique consistait tout entière dans l'emploi de quelques pommades, que les herbiers ou les mires, médecins ambulants vendaient à vil prix en parcourant les villes et les campagnes.

C'était cependant au Moyen Âge une chose du plus haut prix que la dent d'un homme, et l'on punissait celui qui brisait une dent aussi rigoureusement que celui qui cassait un bras.

On spécifiait soigneusement dans la procédure qu'il y avait eu dent brisée; les experts étaient entendus, ils pesaient le cas, racontaient longuement l'histoire de la fracture, partielle ou totale, verticale ou horizontale, et le juge prononçait d'après eux.

On pense que ces experts devaient être, soit des «mires» renommés dans les maladies dentaires, soit des chirurgiens habiles et jurés. Les vieux registres du Parlement ont conservé plusieurs procès de ce genre: nous ne citerons que pour mémoire celui de ce Guillaume qui, de gaieté de cœur, fit arracher les dents à des prisonniers enfermés par lui au château de Saint Venant en 1318.

Qui avait arraché les dents? L'histoire ne le dit point.

Ce fut là d'ailleurs un procédé d'intimidation ou de vengeance fort usité entre le onzième et le quatorzième siècle.

On connaît l'histoire de ce juif de Bristol à qui Jean Sans-Terre fit arracher dent après dent pour obtenir de lui des subsides... A la fin le malheureux supplicié, vaincu par la souffrance, indiqua la cachette où dormait son trésor; il perdit du même coup sa fortune et sa dernière dent.

Ce procédé barbare s'employait comme sanction de certains délits contre la loi religieuse; le fait d'avoir mangé de la chair en carême entraînait la perte des dents. Le juge appelait le mire, et séance tenante, les dents, agents du délit étaient jetées dans la poussière des chemins. En Auvergne, on agissait de même avec les voleurs de raisin; ils n'obtenaient leur grâce que moyennant argent comptant.

Le fer servant à l'opération se nommait la «dentaire», dentaria, en latin, dont l'argot de métier fit plus tard le pélican.

Confondus avec les chirurgiens, dont ils faisaient d'ailleurs partie pour la plupart, les arracheurs de dents furent, au treizième et au quatorzième siècle, retenus par diverses mesures prohibitives émanées de l'autorité centrale et visant plus directement la thérapeutique généralement employée alors. En 1311, une ordonnance portait que, pour mettre un terme aux déprédations de certains tire-laine, pseudo-guérisseurs, affublés d'oripeaux de «mires» ou d'arracheurs de dents, et tirant à la fois les dents et la bourse des gens simples, il serait désormais enjoint aux chirurgiens de se pourvoir de maîtrise et de titres suffisants pour exercer la Médecine.

Et nous devons mentionner ici un illustre élève de l'École de Montpellier: Guy de Chauliac, distingué chirurgien de son époque.

Né vers 1295, en Gévaudan, Guy de Chauliac étudia d'abord à Toulouse et Montpellier, puis alla à Bologne pour assister à des dissections encore interdites en France. Ce n'est qu'après sa mort, en 1375, que l'École de Montpellier reçut du duc d'Anjou, Gouverneur du Languedoc, l'autorisation de disséquer chaque année le cadavre d'un criminel exécuté.

Après un court séjour à Paris, Guy de Chauliac, en 1344 se fixa à Lyon, devint médecin des papes Clément VI à Avignon et Innocent VI. Il mourut en 1368.

Quand il vint à la médecine, on en était encore, malgré l'enseignement de Roger Bacon, à raisonner sur des idées a priori, sans tenir compte de l'expérience. La puissance du livre, l'autorité d'Aristote et de Galien étouffaient toute velléité de contrôle.

En chirurgie, la situation se compliquait de la rivalité de deux clans: les

logiciens ou dogmatiques, «physicus et cyrurgices» disciples de Galien; les barbiers, purs empiriques.

Beaucoup de ceux-ci étaient des opérateurs nomades, «periodeutes», qui disparaissaient l'opération terminée, pour ne pas risquer les ennuis d'une issue trop souvent malheureuse.

Fort de son expérience et des plus hautes protections, Guy de Chauliac domina cette plèbe chirurgicale, et publia, à la fin de sa vie: «LA GRANDE CHIRURGIE OU INVENTAIRE DE LA PARTIE CHIRURGICALE DE LA MÉDECINE COMPILE ET COMPLÈTE», par Guy de Chauliac. Oeuvre didactique, «en faveur des jeunes pour lesquels est cette écriture», elle comprend trois grands traités: le premier «des lieux du sujet», c'est-à-dire de l'anatomie; le second «du moyen d'amener la fin requise aux lieux du sujet», c'est à la pathologie qui comprend «aposthèmes, plaies, ulcères, fractures, dislocations», la troisième «l'antidotaire . . . savoir les instruments avec lesquels nous pouvons amener la fin aux lieux du sujet».

Autant la description des os nous paraît encore aujourd'hui étonnante d'exactitude, autant la fantaisie règne dans celle des viscères, des rognons, de la «Mère Aorte», du cœur «principe de vie, et partant comme Roy et Seigneur, assis au milieu de la poitrine», du foie qui distribue «la Cholère à la vessie du fiel, la mélancholie à la rate, le phlegme aux jointures, la superfluité aigueuse aux rognons et à la vessie».

INSTRUMENTS DENTAIRES AU TEMPS D'HIPPOCRATE

Conférence donné au **Subcommittee on Dental History**

CONGRÈS DENTAIRE INTERNATIONAL COLOGNE (ALLEMAGNE) LE 13 JUILLET 1962

par. Prof. J. C. Ailianos



Hippocrate est représenté assis dans un fauteuil

Hippocrate fut l'un des esprits les plus illustres de l'antiquité. Au cours de cette époque, créatrice par excellence, Hippocrate a été un de ces hommes qui, sans l'aide d'appareils spéciaux, par la seule pénétration de leur esprit chercheur et par leur puissance d'observation ont découvert les vérités fondamentales sur lesquelles repose toute science, vérités auxquelles nous revenons toujours comme aux sources. C'est avec raison que Haeser affirmait qu'Hippocrate se place par ses travaux au rang des plus brillants représentants de l'esprit grec et que son nom doit être cité parmi ceux de Socrate et de Platon, de Thucydide, de Démosthène, d'Aristote et des autres savants de cette époque.

En effet, Hippocrate appartient à cette ambiance glorieuse que connut la Grèce, lorsque Socrate donnait à la pensée humaine une impulsion nouvelle, presque divine, lorsque Thucydide écrivait ses pages historiques immortelles, lorsque Ictinos faisait sculpter dans le marbre le Parthénon et les temples radieux de l'Acropole, ces formes les plus pures de l'idéale beauté hellénique, devant lesquelles beaucoup plus tard Renan s'extasia et prononça sa Prière sur l'acropole, contenant les phrases devenues classiques: «Il y a un lieu où la perfection existe; il n'y en a pas deux: c'est celui-là. Je n'avais jamais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi».

Au cours de cette période, Hippocrate s'élève au-dessus des médecins de son temps, aussi bien en tant que praticien que comme chef d'École.

La date de la naissance d'Hippocrate a donné lieu à de longues discussions, mais les historiens sont finalement tombés d'accord sur la date donnée par son biographe Soranus. D'après lui, Hippocrate serait né en 460 avant J.C. dans la petite île de Cos. Il serait mort, d'après les uns en 355, c'est-à-dire à l'âge de 104 ans, ou, d'après les autres, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Il appartenait à une famille d'Asclépiades. Son père était médecin et se nommait Héraclide. Sa mère s'appelait Praxithéa. Il fut l'élève de son père et eut comme maître Démocrite, qui fut le premier à soupçonner l'existence des atomes.

Il voyagea beaucoup: il alla à Thassos, en Thessalie, en Thrace.

Platon compare Hippocrate, dans «Protagoras», à Polyclète et à Phidias. Apollonius le traite de «divin». Quant à Galien, il dit qu'Hippocrate est «l'admirable inventeur de tout ce qui est beau». Aristote l'appelle «le grand».

Hippocrate fut assurément, et sans l'ombre d'un doute, le médecin le plus universellement réputé de son temps, mais encore le chercheur le plus éclairé, l'observateur le plus profond, le chef de l'École médicale la plus florissante qui rassembla d'innombrables élèves et répandit son enseignement dans tout le monde qui était connu à l'époque.

D'ailleurs, la conception fort moderne de la doctrine des glandes endocrines, celle de la génétique, de l'hérédité, ont pour lointaine origine la conception d'Hippocrate. De même, on voit revivre et resplendir d'une lumière plus vive et très impressionnante la pensée d'Hippocrate dans les travaux modernes concernant l'individualité, la recherche de la personnalité et la constitution pathologique individuelle.

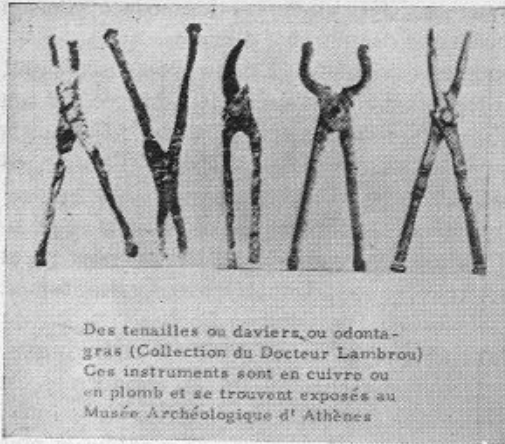
En examinant les œuvres complètes d'Hippocrate, nous constatons avec admiration que ce «princeps medicinae» n'a pas oublié notre art dans ses écrits, mais, tout au contraire, il en a fait une mention particulière. Non seulement il a écrit «De la dentition», «Des fractures», mais encore il a fait des observations orthodontiques fort intéressantes. Mon attention a été attirée par deux principaux passages que je tiens à vous soumettre dans le texte original. Le premier, cité par Galien, se trouve dans le traité «Des épidémies», livre VI, chapitres 1 et 2.

Je traduis:

«Parmi les dolichocéphales, les uns ont le cou vigoureux et sont forts tant au point de vue du squelette que pour le reste du corps; les autres sont sujets aux céphalalgies et aux otorrhées; ces derniers ont la voûte palatine creuse et les dents anormalement constituées».

Comme le remarque très justement Mr Spérantzas, professeur à l'Université d'Athènes, ce passage étonnant constitue le témoignage écrit le plus ancien qui nous soit parvenu sur l'orthodontie.

En effet, Hippocrate y fait preuve d'une puissance d'observation clinique extraordinaire. Nous ne pouvons qu'admirer, au bout de vingt-quatre siècles, sa manière d'établir un rapport entre les anomalies dentaires et la conformation de la boîte crânienne, entre la forme de la voûte palatine avec certains symptômes — tels que maux de tête et écoulement des oreilles — caractéristiques, quelquefois, des respirateurs buccaux.



Une deuxième citation vous montrera que, du temps d'Hippocrate, l'habileté chirurgicale des médecins n'était pas inférieure à leur observation clinique: certaines méthodes de réduction et de corrections dentaires avaient été mises au point dès le V^e siècle avant notre ère. Permettez-moi de citer un passage de traité «Des articulations» où Hippocrate, après avoir décrit minutieusement la réduction d'une fracture mandibulaire, donne les prescriptions post-

opératoire que voici :

«Et si, par suite de la fracture, les dents ont été déplacées ou ébranlées, il faut, après réduction de la fracture, lier les dents entre elles, non seulement deux de chaque côté, mais en plus grand nombre, des deux côtés. Pour ce faire, on prend de préférence de l'or (en fil), sinon, du lin, que l'on laisse jusqu'à entière consolidation de l'os mandibulaire».

Ce passage suffirait à nous prouver que les anciens pratiquaient les ligatures au fil d'or ou au fil de lin. D'ailleurs, un document archéologique vient confirmer le témoignage écrit. En effet, un tombeau découvert à Eretrie, dans l'île d'Eubée, et remontant au IV^e siècle avant J-C. nous a livré un crâne féminin portant quatre dents reliées entre elles par un fil d'or. Cette curieuse trouvaille est actuellement exposée au Musée Archéologique d'Athènes.

Hippocrate ne constitue pas simplement, ainsi qu'on l'a dit à tort, un certain degré de perfection dans la médecine; il assure le début d'une orientation unique et sûre dans l'histoire de la médecine.

En effet, on trouve chez lui et chez ses disciples un sentiment profond de la douleur humaine. Cette compassion est une nécessité «sine qua non» de l'art médical, qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Hippocrate n'a jamais envisagé la médecine comme un métier, mais comme une vocation, où l'on devait se distinguer d'abord par les vertus morales et

ensuite par les qualités scientifiques. Car ce grand médecin de l'antiquité enseigna aussi que la science sans vertu, dignité et abnégation, c'est-à-dire sans amour pour le malade, le prochain, n'est que fourberie. Rabelais a dit de même: «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme».

Enfin, Hippocrate a posé les règles de la déontologie médicale. Il s'occupe particulièrement de la loyauté des rapports entre médecins, il insiste sur leur dignité et sur la façon dont ils doivent se comporter pour se distinguer des charlatans.

Skoufa 50, Athènes.

L'ÉVOLUTION DES INSTRUMENTS D'EXTRACTION

par *Melle. A. Landon*

Pour chacune des périodes nous étudierons les instruments utilisés avec les noms des principaux utilisateurs et l'évolution de l'instrument (a) dans sa forme (b) dans les matériaux servant à la fabrication.

PRÉHISTOIRE

L'homme préhistorique, désarmé devant l'odontalgie, à laquelle il n'a pas échappé, n'avait de recours que dans l'extraction. Selon toute vraisemblance il la pratiquait comme les Aborigènes de certaines tribus d'Afrique et d'Australie c'est-à-dire en faisant sauter la dent par percussion à l'aide d'un morceau de bois taillé en ongle sur lequel il frappait avec une pierre, une masse de métal ou un maillet.

L'INDE

4.000 à 3.000 ans avant J. C. l'extraction, l'enlèvement du tartre, le traitement de la pyorrhée faisaient partie des activités pratiquées par le médecin: des outils à extraction et autres instruments dentaires étaient de forme étonnamment moderne rapporte Prinz dans sa «Dental chronologie».

L'EGYPTE

Le papyrus d'Ebers ne fait pas mention de l'extraction ce qui permet de supposer qu'à cette époque reculée aucune opération chirurgicale n'était réalisée sur les dents et que par conséquent il n'existait aucun instrument pour pratiquer l'avulsion. Pourtant des instruments chirurgicaux en bronze et en cuivre auraient été en usage, disent certains auteurs, avant la 4^e dynastie soit 2.9000 à 2.750 ans avant J.C.

ASSYRIE — BABYLONIE

Le code d'Hammurabi (1955—1912) avant J.C. parle d'un barbier (Gallabru) qui pratiquait les opérations de petite chirurgie parmi lesquelles des interventions dentaires telles que l'extraction. Beaucoup plus tard le médecin du roi Ashurbanipal (668 av. J.C.) lui aurait conseillé l'extraction de certaines dents pour guérir l'inflammation dont sa tête, ses mains et ses pieds étaient atteints.

PHÉNICIE

D'après Guérini, Tyr et Sidon avaient de remarquables dentistes très habiles en dentisterie opératoire. Il est permis d'en induire qu'ils durent pratiquer l'avulsion. Pour nous confirmer dans cette opinion on a trouvé vers 1775 dans le tombeau d'un roi Scythe, près de la ville de Kerd en Crimée sur les rivages de la Mer Noire un vase de 6 pouces, fait d'électrum (alliage d'or et d'argent) sur lequel sont représentées des épisodes de la vie des Scythes, 310 ans avant J.C. Un des groupes représente le roi et son médecin en train de lui extraire une dent sur le coté gauche de la mâchoire. Ce vase est un magnifique spécimen de l'art des Phéniciens dans la steppe de Kirghiz.

De cette très haute antiquité aucun instrument n'est parvenu jusqu'à nous, notre principale source d'information réside dans les descriptions qui en sont données par les auteurs classiques ou par leur représentation sur la pierre ou le marbre.

LA GRÈCE

Les Grecs et les anciens, en général redoutaient l'extraction qui leur paraissait une opération dangereuse. Esculape 3^e du nom (siège de Troie 1193—1184 av. J.C.) serait l'origine de la chirurgie dentaire. Des instruments chirurgicaux d'une utilité éprouvée étaient déposés dans les temples. Célius Aurelianus fait mention d'un instrument en plomb utilisé pour les extractions dentaires, le Plumbeum odontogogon qui était exposé au temple d'Apollon à Delphes.

Ersistrate (320—250 av. J.C.) fait remarquer qu'un appareil en plomb ne pouvait guère être utilisé que pour les dents ébranlées. C'est pourquoi on a plutôt tendance à croire qu'il s'agissait là d'un modèle dont l'original aurait été en fer.

Selon toute vraisemblance il était employé longtemps avant Hippocrate (450 av. J.C.). Ce qui pourrait nous surprendre c'est que cet auteur considérait l'extraction comme une opération facile bien que les instruments alors en usage ne puissent être que fort imparfaits: «Quant aux pinces à extractions, dit-il, n'importe qui peut les manier car de toute évidence la façon dont on doit les utiliser est fort simple». C'est de ce même Hippocrate que nous viennent les renseignements les plus anciens concernant la trousse du médecin; on y trouve: cautère, canif, bistouri, lancette, aiguille. L'auteur parle de la dextérité et de l'élégance de manipulation que l'on doit acquérir. Il ajoute, ce qui ne serait pas déplacé de nos jours: tous les instruments doivent être bien adaptés au but que l'on se propose d'atteindre par leur forme, leur poids, leur finesse.

Hérophile, Héraclide et Erasistrate ne partageaient pas l'opinion d'Hippocrate en ce qui concerne l'avulsion. Tous les trois parlent des dangers auxquels elle expose et recommandent de ne pas y avoir recours à la légère. De cela on peut conclure qu'ils ont porté une très sérieuse attention à cette opération et aux conditions morbides qui la rendaient nécessaire.

Aristote (384—322 av. J.C.) dans son livre de la Mécanique fait mention d'un forceps dentaire qu'il désigne du nom générique de «sideros» qui comme chacun sait signifie fer et décrit l'instrument comme consistant en deux leviers agissant en sens contraire et ayant un simple support représenté par la commissure de l'instrument. Au moyen de ce double levier il est plus facile, dit-il,

d'ébranler la dent et après l'avoir ébranlée il est aisé de l'arracher à la main qu'avec l'instrument. Le musée national d'Athènes contient un très petit forceps dentaire de 2 pouces environ ainsi qu'un déchaussoir et une pince qui représentent apparemment les premiers instruments dentaires de la Grèce antique. Ces instruments étaient en fer ce qui explique qu'ils aient mal résisté aux injures du temps.

ETRURIE

Les auteurs anciens s'accordent à reconnaître que la race étrusque est une de celle qui a le mieux cultivé la médecine. C'est chez eux qu'a été trouvé la plus riche collection d'anciens appareils de prothèse dentaire de l'antiquité. Mais ces auteurs passent sous silence la question de l'extraction et des instruments.

ROME

La médecine fut introduite à Rome par les Grecs. Avant leur venue il existait une médecine populaire exercée par les prêtres. Mais l'Art dentaire aurait été pratiqué chez les Romains avant la venue d'Archagatus 450 ans avant J.C. La preuve en est fournie par la loi des 12 tables.

Les renseignements que nous avons concernant les instruments eux-mêmes, leur construction et leur destination sont rassemblés dans les écrits de Celse, Galien, Archigène, Soranus et Paul d'Égine.

Celse, pour sa part, réduisait son arsenal à 5 instruments dont 3 seulement spécifiquement dentaires: le cautère, le stylet ou specillum, le forceps ordinaire pour l'extraction, le rhisagra pour les racines et une pince beaucoup plus petite appelée volsella ou vulsella dont une remarquable collection est conservée à Herculaneum et Pompei.

D'autre part cinq forceps dentaires différents ont été trouvés dans les premiers camps militaires romains: un forceps à racines à Budapest, un forceps pour dents du maxillaire supérieur dans le midi de la France, un autre en Suisse, deux au Château de SAALBURG près de Hombourg en Hesse. Ce dernier ressemble au davier à baïonnette actuel et était sans doute en acier avec charnière de bronze. Ces forceps sont conservés dans des Musées de différentes villes d'Europe.

Cascellius premier dentiste connu exerçait à Rome sur l'Aventin. Les auteurs ne mentionnent rien au sujet des instruments qu'il utilisait sans doute parce qu'il pratiquait plus de prothèses restauratrices que l'extractions (l'an 81 de l'ère chrétienne).

Pline Le Jeune, Scribonius Largus, Archigène et Galien traitent plus de thérapeutiques que d'extractions. La chirurgie à cette époque, il faut le reconnaître, est surtout conservatrice. Galien en particulier redoutait l'extraction par forceps et cherchait à provoquer la chute des dents malades par d'autres moyens tels que poudre de pyrètre dissoute dans du vinaigre. Quand il s'y résignait il utilisait une pince et commençait par écarter la gencive avec beaucoup de soin. Il serait l'inventeur de l'élévateur tandis que Scribonius Largus aurait introduit un nouvel instrument l'excavateur servant à la fois à faire disparaître les parties cariées ou à enlever les dents supplémentaires.

Célius Aurélianus, déjà cité, conseillait de soigner une dent avant de l'extraire. Il utilisait la pince grecque appelée odontagre à laquelle il a donné le

nom latin de denticucum. De tout ceci on peut arguer que dans certains cas au moins l'extraction à l'aide d'instruments était considérée comme inévitable. Cette peur de l'extraction explique aussi que les instruments n'aient pas reçu de perfectionnement pendant cette période.

Paul d'Égine en 625, croyait lui aussi au moyen susceptible de provoquer la chute des dents. Pour lui la Volselle avait des usages plus nombreux que pour Celse et lorsqu'il devait pratiquer l'extraction il déchaussait profondément la dent de l'alvéole en l'ébranlant peu à peu avec une pince. Il utilisait également un acanthobolos. Enfin il faisait mention d'un forceps à racine le Rhénarium et du Forcipes evulsario ou forceps à extraction.

Pour conclure cette première partie nous dirons : que les instruments de cette époque étaient faits de plomb, de bronze, de fer et même d'acier. Certains auteurs font allusion à des instruments d'or et d'argent mais il est probable qu'ils étaient fabriqués dans un but ornemental et non en vue d'un usage pratique parce que trop mous.

(Weinberger)

D'autre part, les extractions n'étaient généralement pratiquées que sur les dents déjà ébranlées par des atteintes pathologiques des maxillaires. Faute d'instruments bien adaptés, les dents cariées et encore plus les dents saines étaient difficilement extraites.

122 Bd Murat Paris 16^e

LA LÉGENDE DE SAINTE APPOLINE

patronne de ceux qui souffrent des dents

par *Mr. Renier* (Laval)

Nombreuses sont les légendes qui se rapportent à la vie de sainte Appoline, patronne de ceux qui souffrent des dents et, par extension, des dentistes et dont la fête se célèbre le 9 février.

Je n'en veux détacher qu'une seule qui me paraîtrait la plus vraisemblable, la mieux fondée, à laquelle il serait le plus permis d'ajouter foi.

Nous ne savons que relativement peu de choses sur l'histoire de cette sainte. Nous savons seulement qu'elle était née à Alexandrie au début du II^e siècle, qu'elle appartenait à une noble famille de magistrats. Son père était païen, sa mère n'était pas chrétienne, mais cependant s'intéressait à cette religion qu'elle devait embrasser plus tard.

L'historien Eusèbe, évêque de Césarée, surnommé à juste titre «le père de l'Histoire ecclésiastique», publie dans ses écrits une lettre de saint Denis, évêque d'Alexandrie, qu'il adresse à l'évêque d'Antioche Fabien, relative au martyre de sainte Appoline et de plusieurs chrétiens qui périrent en même temps qu'elle à Alexandrie, en l'an 249.

L'évêque Eusèbe connaissait bien la martyre. Il était son compatriote. C'était une vierge vouée au Seigneur depuis sa plus tendre enfance. Elle était d'un âge mur, éclatante de pureté et de charité par l'immense fortune dont elle disposait, répandant le bien autour d'elle.

En 248 régnait l'empereur Philippe surnommé «l'Arabe». Il était favorable aux chrétiens. Il ne peut cependant, malgré sa puissante protection, maîtriser les persécutions naissantes des idolâtres contre les chrétiens.

L'année suivante, en 249, Alexandrie fut témoin de la septième persécution, sous le gouvernement de l'empereur Dèce. Un misérable poète magicien souleva les païens contre les chrétiens de la ville et la campagne, pillant, massacrant, ravageant tout ce qui était beau. Certains chrétiens, sur le conseil d'Eusèbe, quittèrent la ville pour se réfugier à la campagne où ils se cachèrent et mirent à l'abri ce qu'ils avaient de plus précieux.

Les persécuteurs se saisirent d'un vénérable vieillard nommé Métrar qu'ils voulurent faire blasphémer et faire sacrifier aux idoles. Sur son refus, ils le frappèrent à coups de bâton et lui crevèrent les yeux avec des pointes de roseaux, puis le lapidèrent en dehors de la ville. Ils firent subir le même sort à une sainte femme nommée Quinta qui, également, refusa de sacrifier aux idoles. Ils lui lièrent les pieds et la traînèrent à travers la ville sur de grosses pierres qui la lapidèrent.

Ces bourreaux déchaînés, pleins de haine et assoiffés de sang, cherchaient une victime d'un rang plus élevé et d'une famille plus illustre; c'est alors qu'ils s'emparèrent d'Appoline. Ils lui frappèrent la figure de coups de bâton jusqu'à lui briser les mâchoires et, avec des pierres, lui firent sauter les dents, puis l'entraînèrent en dehors de la ville où un brasier avait été allumé. Ils la menaçaient de l'y jeter si elle ne reniait pas Jésus-Christ et si elle ne sacrifiait pas aux idoles. Elle demanda un instant de réflexion, puis, poussée par l'Esprit Saint, s'élança à travers le brasier en flammes, au grand effroi des spectateurs. Cette résolution hardie de sainte Appoline provoqua un grand étonnement mêlé de confusion chez les païens.

Son corps fut en partie consumé par le feu et les chrétiens recueillirent les débris qui avaient échappé aux flammes et les partagèrent entre les diverses Eglises de la Chrétienté.

A Rome, l'église Sainte-Appoline conserve une partie de son corps; au Transtévère, son crâne. Au cours des siècles, les reliques ont été distribuées un peu partout dans les églises et chapelles de pèlerinage.

La dévotion de sainte Appoline, loin de diminuer, ne fait que s'étendre. Depuis plusieurs années, les étudiants en Art dentaire et de nombreux praticiens se réunissent dans une crypte de Montmartre où un aumônier célèbre la messe le 9 février, jour de sa fête.

Ainsi s'étend à travers le monde le culte de sainte Appoline.

REVUES ET PLAQUETTES

F.N.L. POYNTER-THOMAS SOUTHWOOD SMITH — The Man-Proceedings of the royal Society of Medicine-Vol. 55-Number 3-1962.

Southwood Smith y est décrit comme le père du moderne système de la santé public. Il est né en 1788 le 21 décembre à Martock près de Yeovi; dans le Somerset. L'histoire de sa vie y est remarquablement traitée ainsi que ses activités et son influence sur l'organisation du système sanitaire en général ainsi que la réforme des réglementations du travail dans les usines et les manufactures.

LA PREMIÈRE ÉCOLE DENTAIRE DANS LE MONDE



Réponse du Dr. R. A. Cohen — Warwick

Dear Sir,

With reference to the photograph of the house of Dr. John H. Harris at Bainbridge, Ohio and the statement that Dr. Harris founded "the first dental school in the world" (p. 25 number 2, *Revue d'Histoire de l'Art Dentaire*).

The matter has been considered in great detail by Dr. Edward C. Mills of Columbus, Ohio, in the *Journal of the American Dental Association*, vol. 19, pp. 361—389, March 1932.

Dr. Mills says that while Dr. John H. Harris lived at Bainbridge he took pupils for the study of medicine and dentistry, among them his brothers Dr. Chapin H. Harris and Dr. James H. Harris, Dr. James Taylor, Dr. John Allen and others who were destined to play an important part in the development of dentistry in the United States.

It is however a moot point whether such an establishment can be considered a «dental school» since both doctors and dentists from the earliest times have taken pupils.

L. S. Parmley published *Lectures on the Natural History and Management of the Teeth*, London, 1820, and at the end states "Mr. Parmly . . . undertakes to qualify gentlemen of liberal education for practice, as Dentists, on the following terms; his instructions including every particular of the Art with which he is acquainted.

| | |
|--|-------------|
| For practice in London | 200 Guineas |
| In any other City of Great Britain | 150 Guineas |
| For foreign practice | 100 Guineas |

Réponse du Dr. Milton B. Asbell — Camden, N.Y.

It might interest you to know that one form of training was the custom of some leading surgeon dentist and some physicians to offer courses of instructions to groups of students which some now refer to dental schools. The claim that John Harris conducted a dental school is very faulty. This can be verified through the research of Doctor Robinson. It is still the Baltimore College of Dental Surgery, now the Dental School of the University of Maryland, Baltimore, Maryland, which is the first dental school in the world.

It is a pity that dental history has not yet been able to reach the largest majority of dentists so that they can understand some of the simpler and basic facts of their profession.

REVUES ET PLAQUETTES

H. BRABANT et KOVACS. — Note sur un curieux object concernant l'Art dentaire. — Rev. Belge Méd. Dent. Vol. 18 N° 3. 1963.

Les auteurs ont découvert une forme à «couque de Dinant» en bois dont le sujet est une extraction dentaire. La comparaison avec une très importante collection de moules semblables, conservée à Dinant même a permis d'établir que le moule trouvé provient effectivement de la région de Dinant et qu'il remonte probablement au début du XVIII^e siècle.

H. BRABANT et ZYLBERSZAC. — Un centenaire oublié. Le manuel à l'usage des gens du monde de F.FAY. — Rev. Méd. de Bruxelles Vol. 17 N° 8 Octobre 1961.

C'est la présentation d'une ancienne petite brochure du au confrère FAY exerçant son art à Bruxelles il y a cent ans, tandis que son père Cyrus Fay était dentiste aux États-Unis; ceci nous est d'autant plus agréable à signaler que nous avons encore connu à Paris il y a une dizaine d'année un descendant de F.Fay qui était un praticien connu et distingué.

A. BOBBIO. — Augusto Coelho e Souza fondateur de la dentisterie scientifique moderne au Brésil.

Revista da Associação Paulista de cirurgioes dentistas Vol. 17 N° 3.

L'auteur rend un très vibrant hommage à celui qu'il concidère à juste titre comme un pionnier de l'évolution scientifique de notre spécialité au Brésil, ceci non sans avoir fait un parrallele avec d'autres pionniers dans l'histoire de notre profession dont l'auteur est un fervent adepte.

MEMZIES CAMPBELL — Forceps, Pelicans and Elevators.

The dental Magazine and Oral Topics March 1963.

L'auteur présente quelques instruments anciens faisant partie de sa collection personnelle et les décrit avec quelques remarques très instructives et judicieuses.

MEMZIES CAMPBELL. — Keys, Tokens and Medals.

The dental Magazine and Oral Topics June 1963.

MEMZIES CAMPBELL. — Reimplantation des dents.

The dental practitioner — Vol. 13 N° 12 1963.

C'est une étude de la question des réimplantations, faite d'après des documents et des gravures anciennes, et pleine de précisions et de remarques judicieuses et précieuses pour un spécialiste de ce sujet.

R. A. COHEN. — Étude sur l'identification, la date et la description des prothèses en ivoire. —

British Dental Journal Vol. 113 N° 8 1962.

Dans ce travail R. A. Cohen se livre à une recherche très poussée et très intéressante des éléments qui permettent d'identifier les prothèses en ivoire, stries de l'ivoire, coupe de pièces en ivoire puis étude, des auteurs mentionnant ces travaux, étude de ces pièces aux rayons X.

Nous sommes heureux de rendre hommage aux scrupules avec lesquels l'auteur traite cette délicate question, c'est une honnêteté purement scientifique.

G. COOTJANS. — Les prothèses dentaires et les problèmes connexes dans l'antiquité. — Rev. Belge de Méd. Dent. Vol. 18, N° 2 1963.

Ce travail explique que la prothèse était étroitement liée aux ligatures des maxillaires, le point commun étant la fixation d'un élément mobile. Ces problèmes relevaient généralement du domaine de la médecine comme le prouvent les textes d'Hippocrate et de Celse, les prothèses dentaires étaient du ressort de techniciens tels que orfèvres.

Abondamment illustré par des anecdotes depuis l'héroïsme épique d'Homère jusqu'à l'humour noir et macabre de Lucien, en passant par les épigrammes mordantes de Martial et les satires d'Horace et de Juvenal, ce travail est des plus utiles à consulter.

GYSEL. — Médecine et vulgarisation-Rev. Belge Méd. Dent. Vol 18 — N° 3 1963.

On trouvera dans ce travail tout une partie traitant Médecine dentaire et vulgarisation, comportement particulier vis à vis des patients, propagande d'hygiène dentaire et aussi recherches des vocations medico-dentaires.

Excès de la Vulgarisation medico-dentaire.

Y en a-t-il? Oui et non.

Non lorsqu'on pense à l'ignorance des populations en ce qui concerne l'hygiène dentaire. Il faudrait diffuser davantage une vulgarisation intelligente et conforme aux données actuelles de la science.

Oui, lorsqu'on pense à des vulgarisations inutiles et dangereuses par exemple à propos du fluor. La fluorisation des eaux est une chose trop sérieuse pour la jeter aux passions politiques.

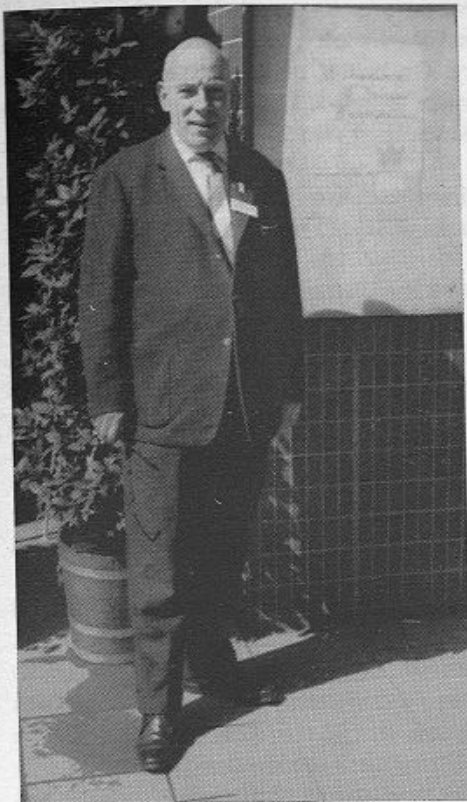
GYSEL. — Médecine et Art d'écrire — Rev. Belge Méd. Dent. Vol 18 N° 2 1963.

Ici l'auteur parle de la crise de l'humanisme médical, signification et remède, puis il est traité de l'art de la recherche en harmonie avec la pensée scientifique et enfin vient l'art d'écrire des articles medico-dentaires, droit, devoirs, responsabilité, tout ceci avec une abondante documentation. Ce travail mérite non seulement d'être lu, mais encore d'être médité.

FÉDÉRATION DENTAIRE INTERNATIONALE

COMMISSION ON DENTAL RESEARCH

SUBCOMMITTEE ON DENTAL HISTORY



*Prof. L. J. Cecconi
before the A.B.F. huset
Stockholm*

MEETINGS OF THE SUBCOMMITTEE ON DENTAL HISTORY

The Subcommittee met on Wednesday, 3rd. July, 1963, in the Fabian-salen of the A.B.F.-huset in Stockholm.

The chairman of the Subcommittee, Professor J. L. Cecconi (Paris) opened the meeting and welcomed the members of the Subcommittee and the visitors to the meeting including Dr. Jacob Sharp (U.S.A.), Dr. Louis B. Amyot (U.S.A.) and Dr. Carita von Herten (Finland). He paid tribute to the memory of Dr. G. B. Denton (U.S.A.), who had died three months before and of Dr. J. Gurley (U.S.A.) and the meeting stood in silence.

In this opening address, the chairman acknowledged with thanks the successful work of the Swedish organisers of the 51st. Annual Session of the F.D.I. He

took the opportunity of this meeting in Sweden to pay tribute to the work of Dr. Å. B. Löfgren, for some years the secretary of the Subcommittee and went on to express gratitude to Dr. S. Kreshover, chairman of the Commission on Dental Research and Professor B. Cohen, secretary of that commission, for their ready assistance to the Subcommittee. Pointing out that this was its seventh meeting, Professor Cecconi said that the Subcommittee was continuously active and was in touch with all organisations interested in dental historical research. Further, he was able to report with pleasure the foundation of a new dental history association, the Lindsay Club, in London, with Dr. R. A. Cohen (Warwick) as its chairman. To this club, the Subcommittee would send its best wishes for success. After thanking the officers of the Subcommittee and other collaborators for their work, Professor Cecconi closed by declaring

the aims of the Subcommittee to be a better knowledge of dental history and a better knowledge of man with a consequent improvement in human relations through peace, liberty and fraternity.

The chairman then invited Dr. Jacob Sharp, President-elect of the American Academy of the History of Dentistry, to present a message to the meeting.

Dr. Sharp conveyed to those present the greetings and the best wishes for a successful meeting of Professor Gardner P. H. Foley, President of the American Academy of the History of Dentistry. On behalf of its president, Dr. Sharp invited the members of the Subcommittee to attend the annual meetings of the A.A.H.D. in 1963 in Atlantic City, New Jersey and in 1964 in San Francisco, California.

The chairman then called on Dr. Sharp to deliver his lecture.

Dr. Jacob Sharp addressed the meeting on "The Life and Times of Dr. Newell Sill Jenkins".

Dr. Sharp gave first some account of the development of and the state of affairs in dentistry in America up to the fifth decade of the 19th. century and referred to the foundation of the Baltimore College of Dental Surgery in 1840. He told how Dr. Jenkins, who was born in Falmouth, Mass., in 1840, graduated from that college in 1863 and thereafter practised for about three years in Bangor, Maine. While in Bangor, Dr. Jenkins had written enquiring of Dr. Frank Abbott, in Berlin, about the prospects of practice in Germany and upon receiving an encouraging reply, he left in November 1866 for Dresden where he established a practice limited to operative dentistry, his principal professional field of interest.

His establishment of a successful practice was rapid. He conducted it on sound ethical lines, endeavoured always to improve his methods and sought constantly to improve the aesthetic values of filling materials. This led him to devote much of his time to research into the production of suitable porcelains and their application in operative dentistry. Of this research, Dr. Sharp gave a detailed account. The lecturer went on to describe how Dr. Jenkins made widely known the results of his researches, in lectures and demonstrations, how he was honoured by dental associations and academic bodies throughout Europe and U.S.A. and how his was a full life well lived, full of splendid achievement and crowned with honour by his colleagues and all who knew him. Dr. Jenkins died in Havre, France, 28th. September, 1919.

The chairman thanked Dr. Sharp for his lecture and then called upon Dr. F. E. R. de Maar (Netherlands) to deliver his lecture.

Dr. de Maar addressed the meeting on "The Instrument Case of Marie Louise, Archduchess of Austria, Duchess of Parma, Piacenza and Guastalla".

The rarity of cases of complete sets of dental instruments, used for the personal treatment of important persons, was commented upon by the lecturer, who spoke of the period in which they were used and described the whereabouts, in collections, of known examples of such cases. Before describing one of these cases, Dr. de Maar reminded the audience of details of the biography of its owner, Marie Louise. The case of which he spoke was the second that she had possessed and it was now in the Kalman Klein Collection of the Utrecht University Museum. There had been an earlier case in the possession of Marie Louise and both were intimately described in the dental writings of C. F. L.

Maury. By means of the descriptions in Maury, by slides of Maury's illustrations, by slides of the actual second case and of individual instruments in it and by reference to many writings of the late 18th. and early 19th. centuries, Dr. de Maar was able to give a precise account of the design and use of each instrument in the case and to give the audience a detailed insight into dentistry of the period of Marie Louise.

Some discussion, centred on the method of use of certain of the instruments, followed the lecture.

The chairman thanked Dr. de Maar for his lecture and invited him to address the meeting further by opening a discussion on "The Desirability of Facsimile Reproduction of old Dental Books".

Dr. de Maar reviewed the reasons for the present steadily increasing demand for old scientific texts, the reasons for their scarcity and the resulting enormous increases in the prices of old books of importance. An account followed of planography or the offset process of printing, greatly improved in the last few years, and the economics of producing facsimiles of old books by this process. Six dental books had so far been reproduced as facsimiles and of these, four were annotated editions. The addition of notes greatly increased the cost of production and the time required. The lecturer referred to a series of reproductions issued by a Mr. de Graaf, of Leiden, for the Dutch Society of the History of Medicine, Mathematics and Natural Science and he exhibited some of them to the meeting. This printer was willing to reproduce, by the offset process, five small old dental books and was willing to carry the financial risk himself. The books could be produced in six months. A book of 150 pages, produced by this arrangement, would cost the purchaser about £4 sterling and at least 100 copies would have to be sold to defray the printer's expenses. Reference was made by Dr. de Maar to the works that should, in his opinion, be reproduced, if the offer were accepted and his reasons were given for his suggestions. Those present were then invited to give their opinions of this project.

The ensuing discussion ranged over the following matters:

Cost and demand:

To hope to sell over 100 copies, even of a book in the English language, might be overoptimistic although the Subcommittee could foster demand by a circular to members, to libraries and to dental schools.

There should be a good demand from dental libraries, which, for instance, number 48 in the U.S.A. and 10 in Canada. The universities in small and developing countries should be glad to obtain reproductions owing to the high cost and great scarcity of originals.

As binding is a costly process, the possibility of the issue of reproductions as paperbacks might be considered.

If the books chosen were appropriate, some dental schools might put them on their required lists for students.

Confusion with originals:

The need clearly to state on the title pages that these books were reproductions was stressed in case unscrupulous attempts be made to pass off worn copies as originals.

Titles

Including those mentioned by the opener, the following works were suggested: Philipp Pfaff: "Abhandlung von den Zähnen des menschlichen Körpers und deren Krankheiten", Berlin, 1756, (184 p., 7 pl.).

Fr. A. Gerouldy: "L'art du conserver les dents", Paris, 1737, (161 p.).

C. Mouton: "Essay d'odontotechnique ou dissertation sur les dents artificielles", Paris, 1746, (162p.).

J. Maggiolo: "Manuel de l'art du dentiste", Nancy, 1807, (228p., 5pl.).

Skinner: "A Treatise on the Human Teeth", New York, 1801, (25p.).

Longbothom: "Treatise on Dentistry", Baltimore, 1802, (66p.).

Parmly: "A practical guide to the management of the teeth", Philadelphia, 1819, (99p.).

Allen: "Curious observations on the teeth", Dublin, 1686, (26p.).

J. Hurlock: "A practical treatise upon dentition, or the breeding of teeth in children", London, 1742, (285p.).

T. Berdmore: "A treatise on the disorders and deformities of the teeth and gums", London, 1768, (215p.).

Barth. Ruspini: "A treatise on the teeth", London, 1768, (78p.).

R. Arthur: "A treatise on the use of cohesive gold foil", Philadelphia, 1857, (87p.).

The first issue of the American Journal of Dental Science.

Some of the original letters of Antony van Leeuwenhoek containing his dental references.

The chairman then asked if any present had suggestions to make about the work of the Subcommittee.

A participant raised the question of the teaching of dental history in dental schools and asked if a resolution upon this subject could be sent to the General Assembly of the F.D.I.

The vice-chairman, Dr. de Maar, then read to the meeting and formally proposed a resolution upon this subject, which had been discussed on a previous occasion but which had not, at that time, been formally adopted by the Subcommittee.

The resolution was agreed in the following terms:

The Subcommittee on Dental History of the Fédération Dentaire Internationale believes that it is of great importance that sufficient time should be reserved in the dental curriculum for instructing the students in the general outline of the history of dentistry.

The chairman and the vice-chairman undertook to send the resolution to the Commission on Dental Research before the conclusion of the Annual Session of the F.D.I. in Stockholm.

The Chairman then declared the meeting closed.

In the afternoon of Wednesday, 3rd. July, 1963, the members of the Subcommittee visited the Royal Dental School, Stockholm, where part of the John Wessler St. Apollonia Collection was displayed, through the kindness of Dr. Lennart Ragnemark, and also visited the Apollonia Building where Dr. Tor Wahlström and Dr. O. Francke received the members and kindly demonstrated to them the Museum of the Swedish Dental Society.

REPORT OF LECTURES GIVEN FOR THE SUBCOMMITTEE
A HISTORY OF DENTISTRY IN CONNECTICUT, U.S.A.

by *Jacob Sharp*, D.D.S. = F.I.C.D., New Haven, Connecticut

Paper given for the Subcommittee on Dental History at the Helsinki meeting,
July 14th, 1961

In giving a lecture on history it is often difficult to decide what information would be interesting to the listener, so I will try to cover what I would consider the high spots which are important in the progress of Dentistry. The scant records of early times and events may be found in old newspapers, directories, dental journals, transactions of dental societies, minutes of Boards of Governors meetings and references to dental libraries. There are always missing links which are regrettable and cannot be supplied. In this research I have covered a vast amount of material, some of which I have occasionally found in disagreement with historians. My choice of what I consider the correct version or date may not always be accurate. I may have given prominence to some irrelevant incident or persons and played down others which were more important; nevertheless this paper is as accurate an account as possible of years of progress in Connecticut Dental History.

The compilation of biographical data of the fathers of American dentistry is an interesting one, many of whom were natives of Connecticut. John Greenwood, father of five sons, four of whom followed their father's calling, was George Washington's dentist. Dr. Horace H. Hayden from this state rolled up an impressive number of firsts in the profession; first president of the first established dental college in the world, namely The Baltimore College of Dental Surgery, first professor of the principles of dental science, and first president of the American Society of Dental Surgeons. Another resident, Horace Wells of Hartford, gave the world the benefits of anesthesia-demonstrating the use of nitrous oxide in 1844. Dr. Emeline Roberts Jones of Danielson and New Haven was the first woman dentist in the United States. One would extend the list, but these examples will suffice to prove our point.

The man who contributed most to humanity was Horace Wells who discovered Nitrous Oxide anesthesia and practised dentistry in Hartford, Connecticut. He was born on January 21, 1815, of fairly well-to-do and educated parents in Hartford, a small town in the state of Vermont. He attended private schools and graduated from the Academy of Amherst, Massachusetts. In his early youth he showed inventive and mechanical ability and after reaching maturity he became known as an inventor. During his college days at Amherst, he became quite religious and was converted, thinking seriously of entering the ministry. However, following his natural inclination, he decided to study dentistry and went to Boston, Massachusetts and in 1834, at the age of 19, began his preliminary training under preceptors in that city. Although history does not record the names of these men, and dental schools were non-existent at the time, this was the only means of obtaining dental education. No doubt he

crowded much into his two years of preceptorship to develop his abundant talents.

After a short stay in Boston, he moved to Hartford, Connecticut, where he built a lucrative practice in an incredibly short time. His ingenuity led him to invent and construct most of his dental instruments. Because of his unusual ability and the fact that he published a booklet, an "Essay on the Teeth", comprising a brief description of their formation, diseases and proper treatment, he quickly took rank among the first men in the city. His professional standing rose rapidly and during the years 1841 to 1843 several students entered his office for dental training. Among these were John M. Riggs (of Riggs Disease fame) and William T. G. Morton, of Boston, Massachusetts, each of whom played an important part in Wells' career.

On December 10, 1844 an advertisement appeared in the Hartford, Connecticut Courant, a local newspaper, stating that Prof. Colton, a well-known lecturer on Chemistry, was to present an evening of entertainment to the public, demonstrating the effects produced by inhaling "Laughing Gas". As Horace Wells was extremely interested in this subject he attended the exhibition. The exciting incident of the evening was when Mr. Samuel A. Cooley, a well-known Hartford business man, gave a lively exhibition of the effects of the gas by running about and striking his legs against the wooden benches, apparently unconscious of possible danger and unaware of the injury to his legs. Before leaving the lecture hall Dr. Wells asked his friend Mr. Cooley if he suffered any pain as he was bruised and his legs were bleeding, to which he replied "none-whatsoever". These striking revelations helped Wells confirm his long-standing desire to find a way to prevent pain in dental operations, and led him immediately to conclude that if sufficient nitrous oxide gas were inhaled to cause unconsciousness, a surgical operation could be performed without pain in a person in that extreme condition. Late that evening Dr. Wells called on his former student Dr. John M. Riggs to tell him of the events of the evening and that Mr. Cooley had injured himself and was not conscious of it at the time, adding "If he did not feel pain, why cannot the gas be used in extracting teeth?" A long discussion followed as to whether it would be right or safe for them to make an experiment with possible danger staring them in the face, not knowing the correct amount of gas it would require to make a patient unconscious. Until this time gas was administered in amounts sufficient to create a hilarious mood.

Dr. Wells was so confident and fearless that he agreed to take the gas and have a tooth extracted the next day if Dr. Riggs would perform the operation. The next morning Professor Colton, Drs. Wells and Riggs made the experiment, having as onlookers Mr. Samuel A. Cooley and a friend, the star performer being Mr. Cooley, the entertainment performer of the previous night. History tells us that Colton and two others stood by, near the open door, ready to run if Dr. Wells jumped from the chair and made any hostile demonstrations. Dr. Wells sat down in the operating-chair, took the bag of nitrous oxide in his hands and inhaled the gas until he was insensible, when Dr. Riggs extracted an upper wisdom tooth. He remained unconscious a short time and on recovering, jumped out of the chair and in a loud voice exclaimed "I did not feel it so much as the prick of a pin". "This is a new era in tooth-pulling". "It is the greatest discovery ever made!" and remarks of a similar nature. Thus the not improbable

value of nitrous oxide gas, as suggested by Humphrey Davy in 1800, proved a certainty December 11, 1844, when the first surgical operation was successfully performed on Dr. Horace Wells while under its influence. On that day modern anesthesia was given to the world and nitrous oxide proved to be a blessing to suffering humanity and the forerunner of all other anesthetics. Dr. Wells, with the assistance of Dr. Riggs, continued to use nitrous oxide in his work, extracting teeth without pain, and needless to say he began to draw patients from surrounding cities. With ample evidence to substantiate his claim, in January 1845 Dr. Wells went to Boston to make generally known and to demonstrate his great discovery, however he was unsuccessful to convince Dr. Warren and his class of the Medical College of the Massachusetts General Hospital, inasmuch as the patient cried out during the demonstration.

The humiliating mis-hap in Wells' effort to convince a medical audience of the reality of the general anesthesia that had been used successfully on himself, and also by him in dental operations on his patients and by other practitioners in the state, was a severe blow to a man of Wells' experience and extremely sensitive disposition. These were all factors which contributed to his illness, forcing him into temporary retirement from dental practice. However after the resumption of his practice six months later he administered the gas successfully in many operations.

Horace H. Hayden was born in Windsor, Connecticut on October 13, 1769, and taught school in Hartford, a short distance from Windsor. He called on John Greenwood for professional services and was so intrigued by his ability that he made up his mind to study dentistry. To better perfect himself in his specialty he studied anatomy and medicine, acquiring much knowledge in these sciences and thereby gaining the respect and good will of the medical profession, whose confidence in him was shown in later years, when, without solicitation, the honorary degree of Doctor of Medicine was conferred on him (1837), by the Jefferson College of Medicine of Philadelphia and later from the University of Maryland. Hayden rose rapidly in public confidence. He became associated with the most celebrated physicians and medical teachers in Baltimore and his opinions were listed to with respect and his suggestions frequently adopted.

He was the first to raise the standards of the profession in Baltimore. In 1825 he accepted an invitation to deliver a course of lectures in dental surgery to the medical class of the University of Maryland, an honor never before conferred upon any practitioner of dentistry in the United States. He contributed many essays on dentistry and medicine to the medical journals. Having attained personal success and secured a professional standing he was anxious to improve the standing of his profession in general. He first advocated an association of dental practitioners for mutual improvement and founded the American Society of Dental Surgeons, becoming its first president.

At the next meeting of the society in 1841 he was instrumental in organizing, with the aid of his professional friends, The American Journal of Dental Science, the first dental journal ever published. Collaborating with Drs. Chapin A. Harris, Thomas E. Bond, Jr., and H. Willis Baxley he formulated and founded, in 1839, the first institution dedicated to special dental education in the world, the Baltimore College of Dental Surgery. At the age of 70 years, he became the first president of the college and first professor of Principles of

Dental Science and later professor of Dental Physiology and Pathology, serving in that capacity until his death. The establishment of this college met with bitter opposition from many sources, and it was predicted by many that its success would be short lived, but the zeal and conscientious efforts of Hayden and Harris made it the success they had hoped for. Dr. Horace H. Hayden died January 25, 1844 at Baltimore, Maryland, at the age of 75 years. Time may erase his fame as practitioner, author and scientist, but his name will ever live as founder of the first Dental College in the world.

Dr. Emeline Roberts Jones, who practised dentistry in Danielson and New Haven, Connecticut, had the distinction of being the pioneer woman dentist — the first woman to open independently an office and offer her services to the public as a competent dentist. Inheriting independence of thought and action from her ancestors, together with the New England virtues of thrift, executive ability and thoroughness, Dr. Jones had been exceptionally successful in her profession.

She travelled from town to town, carrying with her the necessary equipment essential for a through practice. This included a complete set of instruments and a portable dental chair, which at present is in the dental museum of the Smithsonian Institute at Washington, D.C.

Although the by-paths of science are always open and inviting, strangely enough, Connecticut was backward in the formation of a dental society. Indeed, members of the already-active American Dental Association helped to fire enthusiasm for a local organization which should be limited to this state alone. In 1863 the first meeting of the Connecticut Valley Dental Association had been held; the following year it met in Hartford. Members were drawn from Vermont, Massachusetts and Western Connecticut for the most part; of the fourteen members in 1864; only three were from this state, although eight became new members at this time.

The meeting was successful enough to win the admiration of two young dentists, who put their experience to good use. These two men were to be the nucleus of Connecticut's own society. Drs. James McManus and Leroy Pelton, both of whom were from Hartford, decided that Connecticut should have its own organization. They sent the following circular letter to the known dentists in the State:

Hartford, September 15, 1864

Dear Sir,

We most cordially invite you to be present in this city on the 20th of October next, at Central Hall, to assist in the organizing of a state dental society. You understand the objects sought in professional knowledge and the better establishment of fraternal love and good fellowship. That there are individual and public benefits to be derived from a free interchange of professional opinions and experiences must be obvious to every thinking man, and presuming that you are a thinking man, we call your attention to the subject and ask your hearty cooperation.

That "esprit de corps" which is the soul of the professional body has forever had a hard struggle to exist (if it existed at all) among dentists of Connecticut.

Let us foster it till it animates the whole body, and the body shall cease to be dead and become a living thing, rejoicing in its existence.

Very respectfully yours,

James McManus
Leroy D. Pelton
Committee.

Thirty-nine dentists answered the summons to Hartford, and thereby became the founding fathers of the Connecticut State Dental Association, which celebrated its 97th anniversary at a dental convention on May 10 & 11, 1961 at Hartford, Connecticut.

Dr. Newell Sill Jenkins, an honorary member of the Connecticut State Dental Association, was considered to be the discoverer of porcelain and porcelain inlays, while practising dentistry in Dresden, Germany. After returning to New Haven, Connecticut he founded the Kolynos Company, which manufactured tooth paste. He also developed "Jenkins" Porcelain Enamel", a material with a low fusing point, capable of being fused in an inverted gold matrix. With his "Prosthetic Porcelain" he made crowns and built bridges which he considered his finest work. Natural color fillings became practical, creating what dentists sometimes call the "porcelain Renaissance" in Europe and America.

Connecticut was the first state (1907) to provide for an assistant whose duties were limited to oral prophylaxis, but the true dental hygienist, usually a woman, belongs to a slightly later period. Much of the credit for raising dental hygiene to the position it now occupies goes to Dr. Alfred C. Fones, one of Connecticut's best-known dentists.

At a meeting in 1899, Dr. Fones heard Dr. D. D. Smith lecture on oral prophylaxis and later had the opportunity of visiting Smith's office and seeing the extraordinarily healthy mouths of some of his patients. Surely this was the ideal service for dentistry! But then came a sobering second thought: because of the time it required, prophylaxis was impracticable for the busy practitioner. Fones left the office with this thought still gnawing at his consciousness. Then, while waiting for a train, he conceived an answer to the problem, which he at once imparted to his companion, Dr. Jarvie, namely that it would be possible to specially train a woman in this field.

For several years, Dr. Fones used this system, teaching his office assistant to do the prophylactic work for the children in his busy practice. As far as he was aware, she was the first dental hygienist in the United States. Later she gave prophylactic treatment to adults as well and in time handled all such work in his office.

He travelled extensively, trying to convince dentists of the importance of dental hygiene. Finally, in order to test his theory, he invited 18 prominent educators to his office in Bridgeport, Connecticut to give their services gratis to educate a corps of women, "to be known as dental hygienists." The school was formally opened and the first class graduated in June 1914. At the present time the Fones School of Dental Hygiene is part of the University of Bridgeport.

The ability to meet challenges, whether in the social or scientific fields, is dependent upon an open informed mind. The many advances experienced by

the Connecticut dentists throughout their varied careers is evidence of their ability and perseverance. Only as long as they continue to exist will the Connecticut dentists continue to occupy its position of honor in the dental profession of this country.

928 Chapel Street
New Haven,
Connecticut, U.S.A.

THE FIRST PROSTHESIS IN PORCELAIN IN LUXEMBURG

by *Dr. P. Heisbourg* (Luxemburg)

Paper given for the Subcommittee on Dental History at the Cologne meeting
July 13th 1962

The prosthesis of the upper jaw which I have the pleasure to show you here is barely a hundred years old. We owe it to the spirit of invention of a citizen of Luxemburg who was not a dentist. His name was Nicolas Namur and he died in 1912, in Luxemburg. I received this prosthesis from the son of its inventor, Mr. Georges Namur, whom I had the honour to count among my patients and who died, last year, at the age of eighty seven leaving me this legacy with a feeling of profound respect and immense admiration for his father.

In 1862, Nicolas Namur, a confectioner by occupation, left North America to return to Luxemburg, the town of his birth. Settling there, he founded the Namur Confectionery which was and still is, far renowned. As a young man, Mr. Namur felt drawn toward the New World then starting to expand rapidly. He lived there for seven years, spending the greater part of this time in Sacramento, California and continuing all the time his trade of confectioner. As my colleague, Dr. Ernest Schneider of Luxemburg, wrote in an article which appeared in 1938 in the "Bulletin de la Société des Sciences Médicales du Grand-Duché de Luxembourg", there was nothing which predestined the confectioner Namur to play a rôle in the history of dentistry in the Grand Duchy of Luxemburg but his career arranged things otherwise.

As we all know, confectioners, who spend the greater part of their lives in work places where the atmosphere is full of fine particles of sugar and flour, nearly all suffer from bad dentition. Mr. Namur did not escape and he also was stricken with this occupational disease.

At the time when he was living in the West of America, there was talk of a new method that was catching the interest and enthusiasm of the public and which was used by a certain Wells, an ordinary dentist of Hartford, in the State of Vermont, who was extracting the teeth of his patients without pain. We know that he made his patients inhale nitrous oxide and so invented general anaesthesia. One can understand only too well that this new method drew increasing attention to him from all those who were suffering with their teeth. Mr. Namur noticed that Wells was not content merely to extract the bad teeth of his patients but that he also replaced the lost teeth by artificial ones. At this time, these

dentures were made of ivory or of hippopotamus' teeth. They cost a small fortune but, which was more serious, their fit in the mouth altered in a relatively short space of time and, after some years, everything had to be done again. Further, the working of the ivory required extremely skilled workers who were only to be found in large centres.

When, in 1862, Mr. Namur, who had already been wearing a complete prosthesis of the upper jaw for a number of years, came back to Luxemburg he naturally found nobody who could replace his appliance, when it no longer gave satisfaction. As he had only just opened his confectioner's, he obviously could not consider making several trips either to Liège, to Brussels or to Paris to have a new prosthesis fitted.

Mr. Namur then had a brilliant idea which was to enable him to replace his prosthesis without being obliged to call on the assistance of a dentist. He had possibly heard of tests that were being carried out here and there, particularly in France, whose object was to manufacture artificial teeth from an unalterable substance, from porcelain. The renowned collection of the Museum of the Paris Dental School only contains one specimen, a prosthesis of the upper jaw and of the lower jaw, dating from the first half of the 19th. century, but which was never worn.

Thus Mr. Namur had the idea that it might be possible for him to make a dental prosthesis using earthenware. The Septfontaines earthenware works, an undertaking of the Villeroy and Boch Company, which was founded 175 years ago, was situated at the gates of Luxemburg and Mr. Namur, who in his capacity as a confectioner, was very expert in the art of making moulds in metal into which he poured the sugar used in the making of his confectionery, made a rough impression and then took a final impression of his upper jaw, using wax. Into this shape he ran some plaster and, from the model produced in this way, he executed a dental prosthesis in earthenware paste which he then took to the kiln at Septfontaines. After coming out of the kiln the denture was varnished, the teeth in white and the artificial gums and palate with a tint going from pink to Bordeaux red according to whether the varnish was more or less thick. The paint which was used to give this tinting was not entirely satisfactory. How did Namur compensate for or, at least, lessen the shrinkage of the mass of the earthenware? The model, which was kept for a long time, no longer exists and consequently there is no possibility of our finding out. Whatever the means, the prosthesis fitted the shape of the mouth and was worn. This has been confirmed by one of my patients, a director of an iron and steel works, at present in retirement, a grandson of Mr. Namur. He remembers perfectly that, when he was still a small boy, his grandfather proudly showed him his prosthesis with the words: "Look at this, my boy, I made it myself!" the first prosthesis was worn until one day it fell to the ground and broke. After this incident, Mr. Namur decided that he would make a whole series of them, five at the same time! This one is the last which has been preserved.

You will be able to see without difficulty that the teeth have been modelled by someone who was not in the profession. Where was this layman able to get the model of his teeth in earthenware? By copying the teeth of his old prosthesis in ivory?, asks Dr. Schneider. We cannot know with certainty. A fortiori one can infer that this last example has been made from remains of the ivory prosthesis.

For many years, in Luxemburg, the earthenware prostheses of Mr. Namur were the object of many comments. At first they were spoken of with lowered voices, in confidential tones and with a certain reserve. Later they were discussed openly and provided matter for general conversation. For the first time, to the public of Luxemburg, the idea of a dental prosthesis became tangible, within the realm of attainable reality. One of his friends, who wore false teeth, used those of Mr. Namur's kind and found them very satisfactory. Without ever suspecting it and without intending to, this man opened up a whole field; he was a pioneer.

28 Place Guillaume
Luxemburg.

DR. J. MENZIES CAMPBELL —



This name, surely, needs no further introduction. Among the readers of this journal, in fact, among all who are in the least interested in the history of dentistry, there must be people who have read one or more of the widely-published articles by the hand of this famous dental historian. There may even be people among them who have had the good fortune to have been the guest of Dr. CAMPBELL and his wife and to have seen his famous collection. No doubt, they will have regretted that they could not remember at once all the details Dr. CAMPBELL told in showing his collection. Let them take comfort in the knowledge that Dr. MENZIES CAMPBELL has laid down part of his versatile historical knowledge in his new book: "Dentistry Then and Now" and in the series of articles that has recently been started in "The Dental Magazine and Oral Topics". We hope

that these writings will rouse as keen an interest in dental history with the present-day young historians in our profession as Dr. MENZIES CAMPBELL conceived, fifty years ago, at his first meeting with Dr. G. M. HERMISTON in Toronto.

REVIEW OF BOOKS

J. MENZIES CAMPBELL, D.D.S. (cum laude), Tor., Hon. F.D.S. R.C.S. (Eng.)
F.D.S. (Ed.), L.D.S. (Glasg.), L.D.S. (Ont.), F.R.S.E., Hon. Lecturer on the
History of Dentistry, University of Edinburgh:

DENTISTRY THEN AND NOW

Privately Printed for the Author
by PICKERING & INGLIS Ltd. Glasgow 1963

In 1957, Dr. MENZIES CAMPBELL compiled a number of his articles and addresses on the history of dentistry into a book which was published "for private circulation" only. In his foreword to this book Sir Wilfred Fish, C.B.E. writes: "To Dr. MENZIES CAMPBELL's many friends who have the good fortune to receive a copy of this limited edition, the book will come as a pleasant and welcome surprise".

Of this book, which Dr. CAMPBELL called "From a Trade to a Profession, Byways in Dental History", 350 numbered copies were printed.

So great is the co-operation and interest Dr. CAMPBELL receives in his study of dental history that within six years he has thought it necessary to publish a second edition of this book, again "for private circulation" only. This second edition has been extended from 245 to 328 pages; its print has been made easier to read by a wider spacing (40 instead of 44 lines to a page). Two articles have been dropped, whereas five other articles have been added, among them:

Professor WEBSTER eliminates Dr. PARKMAN, Sidelights on Bygone Dental Practice, Theodosius PURLAND 1805—1881, Nitrous Oxide-Ether-Chloroform, and Fifty Years ago in Toronto.

Of many articles the bibliography has been extended, which will still more stimulate self-studies by interested readers. The accuracy with which Dr. CAMPBELL has studied his sources may be an example to them.

Those who have received a copy of one of the two private editions from the author may, rightly, feel honoured and pleased, yet we hope that one day, the author will decide on a general publication of the book. So important a book on so many facets of the history of our profession deserves a wider distribution that it may help to promote the proper study of dental history!

F. E. R. DE MAAR
The Hague

BIBLIOGRAPHY

The Journal of the Korean Academy of the History of Dentistry
(31 December, 1962, No. 3).

Much interesting information could be obtained from this paper, if it were not printed in characters unreadable for us, Westerners. However, some idea of its interesting news may be gathered from its English table of contents,

from the bibliography attached to the article on the history of "Toothache" by LEE Han-Soo and from the excerpt of the article on the "First Treatment with Domestic Drugs" (Hyang-Yak-Gugeub-Bang) by CHOI-Yin-Hwan, D.D.S.

DOZ. DR. G. HUSZAR, Nedelko Dimitrius: "Remembrances by his birth, 50 years ago." *Fogorvosi Szemle* 1962, 55—12: 434—438.

Nedelko Dimitrius (1812—1882) was the first professor of dentistry in Hungary. He studied medicine at the University of Pest and received his dental education from Professor CARABELLI in Vienna. He became professor of dentistry at the University of Pest in 1844 and for 38 years taught the students the theory and practice of dentistry.

In 1878 he founded the first Hungarian Dental Association.

TETSUO HARADA:

"A Brief History of Dental Education in Japan".

Journal of the NIHON University School of Dentistry,
1962: Vol. 4, no. 3 (pp. 150—154); no. 4 (pp. 193—199),
1962: Vol. 5, no. 1 (pp. 55—60).

In the first part of his serial in the *Journal of the NIHON University School of Dentistry*, Colleague HARADA sets out how the introduction of Buddhism from Korea in 538 brought the Japanese in contact with the medical science of India and China.

Under Buddhist influence charity hospitals were established at State-financed temples, where the poor people could receive free medical care. Before the introduction of Buddhism into Japan, in 284, a scholar — WANG-in — who lived in Pakche (in the north-eastern part of China), was sent to Japan with the mission of transmitting 1,000 Chinese characters. WANG-in was later appointed tutor to one of the Japanese princes. It was this scholar, who, in a sense, paved the way for the spread of Chinese culture in Japan. Among those early immigrants to Japan also belonged the ancestors of YASUNORI TAMBA — the HIPPOCRATES of Japan. Order and system were brought into the medical and sanitary practices in Japan in 701 by the promulgation of the "TAIHO-RITSUREI" — the oldest code of law of Japan. The Bureau of Medical Affairs, established within the framework of the Ministry of Imperial Household, controlled dentistry in addition to other medical administrations.

The oldest medical book ascribed to the authorship of YASUNORI TAMBA, was first published in 984. It has been transmitted to the present time under the name of "ISHIMBO". This book is surprisingly abundant in dental matters and references thereto. Legend has it that FUYUYASU, the sixteenth descendant of YASUNORI in the direct line, successfully cured a dental decay suffered by Emperor HANAZONO, who reigned about 1310.

Another descendant of YASUNORI — CHIKAYASU — published a book, in 1531, which was entirely devoted to dental surgery. HARADA refers, in this connection, to the famous book "Zahnarzneybuchlein" (a booklet on dentistry) by an unknown author, which appeared in Germany in 1544 (1530).

The physicians and surgeons in attendance at the Japanese Court belonged to a certain clan; the medical knowledge passed from father to son. Not until 1766 was the first medical school established by members of such a clan.

Whereas in the year 538 Japan made acquaintance for the first time with the medical science of India and China, in 1543 the Japanese were brought in contact with the medical practices of Europe — the culture of Spanish and Portuguese Jesuits through the stranding of a Portuguese ship on the country's coast.

The next change the Japanese outlook on medical science underwent was brought about by their contact with Dutch traders, who, by the end of the 17th century, were the only nation admitted to Japanese ports like Hirado and Nagasaki.

Soon, contact was established among the Dutch ship-doctors who were attached to the Dutch traders and had often received their medical education at Leyden University, and the Japanese physicians. Many Japanese doctors started to learn Dutch and in 1744 a Japanese translation was published of the "ONTLEEDKUNDIGE TAFELN" by Adam KULMUS (1689—1745), which had previously been translated from German into Dutch.

Outstanding among the Dutch physicians who contributed to the early development of European medicine in Japan is German-born Dr. Philipp Franz von SIEBOLD (1796—1866). Von SIEBOLD came to Japan as medical official of the East Indian Company and lived 7 years in Japan. In addition to his medical practice von SIEBOLD made a study of the Japanese flora and fauna on which he published two books, viz. the "FLORA JAPONICA" (1836) and the "FAUNA JAPONICA" (1833). These publications have done much to make Japan, till then almost terra incognita, better known to the Western world.

Before the propagation of European medical knowledge in Japan, HARADA goes on, dentistry was practised by the so-called itinerant tooth-pullers and artificial tooth makers. One of the most famous artificial tooth makers was GENSUI MATSUI, a name that has become a household word for a maker of dental prostheses. The dentures of that time were made of boxwood, whereon ivory, animal bone and wax-stone were used for the anterior teeth. The oldest denture of this kind recovered from a tomb dates from 1620, which is much earlier than the full dentures found in Europe. The second part of HARADA's article deals with dentistry in India, China and Japan.

In India, the first medical book — the so-called "SUSRUTA SAMHITA" — is taken to have been written by SUSRUTA in the 6th century B.C. In 22 paragraphs the book describes dental treatments; 65 different kinds of oral diseases are named in it. This early book already recommends cleaning teeth with brush and tooth-paste in the morning.

In China, SHEN NUNG (about 3700 B.C.) is referred to as the "Father of Medicine". To him the Chinese ascribe the introduction of agricultural implements and medicinal properties of plants and herbs.

In Japan, the practice of mouth rinsing was derived, no doubt, from the oral ablution prescribed by its native religion — Shintoism, long before the introduction of Buddhism. Of the popular practices of dental hygiene HARADA mentions the curious habit of staining black the teeth of married women. There is no documentary evidence as to when this habit became general.

In the third part of his article the writer goes back to the impact of European medicine on Japanese practices through contact with Dutch doctors, notably with von SIEBOLD. These Dutch doctors, the writer points out, were principally connected with the trading companies or were assigned to the diplomatic representation. Consequently, their activities among the Japanese were more or less confined to the instruction of European medicine and surgical art to a selected group of Japanese physicians. In the 19th century five American dentists and one French dentist took up residence in Japan for a number of years. Their sojourn has given a great impetus to the development of modern dentistry in Japan.

Åke B. Löfgren. Konungens av Rom tandvård.

Sveriges Tandläkarförbunds Tidning. 55: Aug. 15—1963 No. 16.

Löfgren mentions 127 letters in possession of the Swedish Royal Family, written between February 8th 1813 and August 3rd 1814 by Marie Louise to the Emperor Napoleon I about the dental complaints of their son, the King of Rome. In one letter the name of Dubois, the dentist of Napoleon, is mentioned. Dubois could not do an extraction of a temporary molar for the young King, who started crying when he tried to put a cotton with eugenol into the decayed tooth.

Ake B. Löfgren. Medicalväsendet i Sverige 1813—1962.

Nordiska Bokhandelns Förlag. 764 pages. 124 Kr.

A book on 300 years History of the Royal Medical Society of Sweden.

LIVRES de MEDECINES et SCIENCES 15e - 19e siècles

Incunabula - Histoire de la typographie et bibliographie

Livres rares et illustrés

Catalogues récemment parus:

No. 236 Medecine

237 Bibliography/Typography/Calligraphy

238 The History of medicine and of sciences

240 Incunabula

241 Black on White

242 Exact Sciences before 1800

243 Old and Rare books in various fields



**Internationaal Antiquariaat
MENNO HERTZBERGER & Co.**

610 Keizersgracht AMSTERDAM Telephone 234107

ODONTO-STOMATOLOGIE
45, rue des St-Pere
75006 PARIS

L. J. Cecconi

Président
de la Société Française d'Histoire
de l'Art Dentaire

Notes et Mémoires pour servir à

**L'HISTOIRE
DE L'ART DENTAIRE**

*et à l'étude de l'évolution scientifique
de l'Odonto-Stomatologie en France*

Préface du

Docteur J. Délibéros

Président
de la Fédération Dentaire Internationale

Expansion Scientifique Française

15' rue St-Benoit - PARIS VI^e